

Paris, le 11 ^{g^{re}} 1901

Bien cher ami,

Le suis malade de rage. La conduite de ce pauvre Delcarré est inouïe. Notre brachélaire aurait-il raison de dire que tous les petits hommes ont le cœur prêt de Mais, s'aprit! Soblet était un nain, lui aussi, et il portait le cœur au bon endroit! Ah! cher ami, que voit notre personnel politique, ceux d'hier, et ceux d'aujourd'hui et ceux de demain, s'ils en ont donc supérieur à sa mission! Voyez-vous, les gens qui traversent le pouvoir, sans que leur âme s'en augmente, sont indignes de commander aux autres. C'est ce que j'appelle la "mentalité d'état". Il m'a l'air, cette mentalité, le malheureux Delcarré. Et voici que sa petite vengeance vient encore accroître les difficultés de l'œuvre présente. C'est pour lui qu'a été inventé le proverbe: mettre le feu au monde pour cuire son œuf. Ah! le malheureux!

Résultat: il me semble que tout va de mal en pis. Je vois le danger imminent s'écarte, mais plus que jamais je juge le conflit inévitable. C'est vous dire si je suis tendu pour les manifestations anti-militaristes de tous ces pitres affolés! ah! c'est le moment de chanter la fraternité des peuples. ah! les sales blagues! J'en ai la nausée. Mon fils est parti dimanche pour Compiègne, où il va faire son année de service militaire. Il est parti

Gaiement, gentiment, la oeuvre aux livres, comme un bon
petit français tricolore qu'il est. Cela m'a ravi. Il m'écrit
qu'il mange à la gamelle : je voudrais qu'il eût le courage
de le faire, jusqu'au dernier jour. S'il se porte bien, le cher
enfant, je serai heureux de le voir en pantalon rouge, et
si la guerre éclate je suis fier de penser qu'il fera son devoir.
Mais, je suis pompier ?

Ah ! non ! assez de guitare humanitaire ! Il
s'agit de savoir si nous restons un peuple indépendant ou si
nous deviendrons de misérables tributaires. Toute la politique
d'aujourd'hui se réduit à cela : tout le reste est moins que rien.

J'ai du chagrin, cher ami, parce qu'il ne me
sera pas possible d'aller vous embrasser à Götterb. après
deux mois d'absence, j'ai trouvé ici beaucoup de besogne. Je
travaille toute la journée à l'Éloge de Gerbier, que je dois
lire en séance publique. J'ai des commissions toutes les
semaines. (Je suis sûr de tout l'initié, cette année.)
Impossible de m'échapper avant le 6 novembre, et alors
vous serez à la veille de votre retour. C'est douloureux pour
moi : il y a si longtemps que nous n'avons causé ensemble.

J'ai reçu une bonne lettre du maître Monod.
Il m'annonce son livre : j'essaierai, cela va sans dire, d'en
parler à la première occasion. Recu aussi le livre de
Pierre Champion : je l'ai lu avec grand plaisir. C'est une
histoire rose, comme dirait Harduin. J'ai écrit au jeune
savant pour le féliciter.

Après le bon Lafram à l'enterrement
d'Heredia. Je n'ai pu que lui serrer la main à la hâte.
Nous sommes repris tous par le tourbillon de notre vie
fiévreuse. Je regrette ma cabane de Giller, avec
les deux marronniers et les rosiers grimpants de mon jardinier.
En même temps que je vous adresse cette lettre,

84258
J'espère de la copie au Figaro. à propos de la
commémoration du liège d'Auvergne, je me mets à faire
crier le chauvinisme rétrograde, à faire hurler
d'indignation tout le socialisme unifié. Histoire de
rire. Le pauvre Joseph de retour. ah! qu'il me parle
de vous revoir à tous! tout ce que nous dirons ensemble
ne servira à rien, mais c'est une joie de communier
entre frères à une même table spirituelle.

Je me porte à ravir. ma femme et ma
petite vont très bien. Madeleine vous envoie toutes ses
tendresses.

Moi, je vous embrasse comme je vous aime

L. Rouzon

